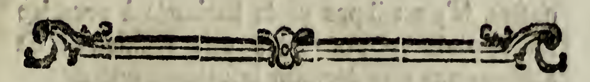
Le Nouveau Trésor

LE MOMENT PRÉSENT.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



LE MOMENT PRÉSENT.

EH, ſans doute, j'écris encore ſur les affaires publiques! Voulez-vous que j'aille donner une diſſertation ſur Mobé & ſur les fleches d'Hercule, ou une comédie comme Foll...? Les affaires de l'Etat ſont les nôtres. Il n'y a que les gens très riches qu'elles puiſſent ne pas intéreſſer; & encore les gens riches étant ordinairement les plus avares & les moins aiſés, ils s'en occupent avec la même ardeur.

Quand le Gouvernement fait un emprunt mal organiſé, ou une opération ruineuſe, ou un établiſſement diſpendieux, ou des arrangements mal-adroits, ce n'eſt pas le Souverain qui ſouffre, ce ne ſont pas les Miniſtres, ce ne ſont même pas les agents ſecondaires. Qui donc? Cette foule immenſe qui vit, non dans une douce, mais dans une laborieuſe médiocrité; de temps en temps il s'en détache quelques individus, oſant repréſenter les abus, les erreurs, les mauvais calculs & leurs ſuites fu-

neſtes. N'y a-t-il pas de la barbarie à prendre leurs plaintes pour des cris ſéditieux ? Et n'eſt-ce pas une dériſion inſultante que de punir ceux qui s'informent pourquoi on prend leur argent ; ou, ce qui eſt plus fort encore, ceux qui font appercevoir de celui qu'on laiſſe tomber en colligeant les deniers publics ?

De tous les deſpotiſmes il n'en eſt point de plus odieux que celui qui s'exerce ſur la penſée. On nous a tout enlevé. En vain la nature a peuplé les forêts, & couvert les champs d'animaux uniquement propres à notre ſubſiſtance ; en vain elle a multiplié les poiſſons comme le ſable des rivieres ; en vain le ſoleil cryſtalliſe t il l'eau des mers, & la rend conſervatrice des aliments, il mûrit les fruits ambrés dont s'énorgueilliſſent nos côteaux, ces dons précieux ſont pour un petit nombre d'humains, & défendus au peuple, le peuple ! qu'on ſemble nourrir à regret, & auquel on ne laiſſe que ce qu'il lui faut de forces pour les travaux auxquels ſont attachées les jouiſſances des riches. Qui prendra ſa cauſe en main ? Dans les campagnes on laboure, on ſouffre, on gémit, & l'on ſe tait. Dans la province peu de voix ſont aſſez fortes pour ſe faire entendre ; dans la capitale les grands intriguent, les riches s'amuſent, les financiers ſpéculent, les académiciens font de l'eſprit ; tout le monde cherche, s'agite, ſe tourmente ; les uns

tombent, & entraînent leurs amis dans leur chûte, les autres s'élevent, & vendent l'espérance. Il est un très-petit nombre d'hommes au-dessus des passions, des vains désirs, des besoins imaginaires, qui contemplent du fond de leur solitude la corruption de l'état social, les malheurs de la condition humaine, les erreurs des Gouvernements, les fautes des Rois. Frappés de tant de maux, ils s'épuisent en méditations, trouvent ou croient avoir trouvé des remedes; ils les offrent. N'y a-t-il pas de la démence à les poursuivre, à les précipiter dans des cachots, parce qu'ils ont voulu être utiles ?

Ces mêmes hommes que vous traitez avec tant de dureté, vous laissent gaspiller l'or de l'Etat, opérer sans intelligence, l'exposer à plus d'un danger; & vous ne voulez pas leur permettre de chercher une route plus courte, moins dispendieuse pour ceux qui la construisent, & que vous conduisez aux mêmes jouissances ?

Les gens de lettres ne savent pas ce qu'ils peuvent, si au lieu de se rassembler pour chercher des mots, pour faire des vers & des éloges, ils se coalitionnent jamais en faveur de la raison & de la vertu. Le regne des méchants est passé, la terre leur sera enlevée; d'abord il en coûtera quelques victimes, on versera peut-être quelques seaux de sang, on dispersera quelques-uns d'eux; mais si, fideles

à leurs ferments, ils ne féparent jamais leurs opinions, toute la puiffance humaine ne les affoiblira pas. Ah ! ce genre de defpotifme n'eft pas dangereux; il ne peut fe foutenir qu'à force de vérité.

Parcourons les objections différentes qui s'élevent toujours avec fuccès contre l'ufage que les gens de lettres font de leurs talents.

« Exagérateurs outrés ils dépaffent leur » but; & l'imagination guidant leurs plumes, » ils calomnient en ne croyant que cenfurer. » Avant de décider qu'ils calomnient, il faut favoir fi cela eft poffible. Je foutiens au contraire que les pinceaux de Pétrone, Suétone, de Tacite & de Sallufte, remis en faifceau à l'artifte le plus brûlant, le plus nerveux, le plus féroce même, fi l'on veut, & qui ne fe foumettroit à aucun ménagement, qui parleroit aujourd'hui comme on parlera dans deux fiecles, ne rendroient pas fidellement le tableau des mœurs des gens de qualité : je foutiens qu'il feroit impoffible de faire croire ce que l'amour de l'argent a occafionné dans le jeu, dans le commerce des places, dans la vénalité des mariages, dans la proftitution de la faveur : oui, c'eft cette avidité qui a tout corrompu. Octar a donné au vice une impudence, une vogue, une fécurité qu'on n'avoit pas encore imaginées. Le vice, la filouterie, & pire encore, n'ont pas été des titres fuffifants pour bannir de la fociété ceux qui,

après avoir été furpris, ont cru trouver une certaine adreffe dans l'aveu de leur crime. Il peut être un effet coupable fans doute des befoins impérieux; & le befoin qui n'excufe pas les baffeffes fans doute, peut du moins adoucir, finon défarmer, l'amertume du cenfeur: mais au fein de la fortune, prêter fon appui à l'efcroquerie, ou détourner les yeux de fes criminelles aftuces, fuppofe une dépravation fans retour.

« Déclamateurs crédules, ils font les échos » de quelques efprits chagrins que le défaut » de fuite ou des repentirs tardifs rendent » ennemis du refte des hommes. »

Eh bien! vous ne voulez pas qu'on déclame? Soit. Raifonnons, ou même rendons hommage à notre fiecle. Le clergé eft laborieux, févere dans fes mœurs, prompt à venir au fecours de l'Etat; les Evêques paiffent leurs troupeaux; les Abbés foulagent la pauvreté; les Intendants modeftes, humains, laborieux, équitables, renoncent aux plaifirs fcandaleux pour fe livrer aux affaires de leurs Provinces; les gens de Finances ne vendent jamais leur caiffe pour fatisfaire à leurs goûts faftueux; & il eft faux que, depuis quelques années, nous ayons vu les plus forts Comptables verfer le dépôt qu'ils tenoient de la confiance publique. Le Tréfor Royal fe reffent de la fécondité du fol; & les fages économies des Adminiftrateurs nous ont mis à même de prévoir

les événements ſans les redouter. Jamais d'emprunts, jamais d'allarmes, jamais de non valeurs dans les effets publics. La ſtabilité de nos principes nous épargne les changements fréquents dans le miniſtere, d'où il réſulteroit des expériences continuelles & coûteuſes. Enfin, les peuples ſont heureux, & *mettent la poule au pot.*

« L'eſprit des affaires ne ſe concilie pas » avec l'eſprit académique ; & c'eſt là raiſon » pourquoi les gens de lettres ſe tromperont » toujours quand ils voudront empiéter ſur des » talents que la nature a réſervés à l'eſprit de » calcul & au ſimple bon ſens ».

Je conviens de la difficulté de faire cet alliage. Sait on pourquoi ? C'eſt que l'eſprit des affaires n'eſt que l'eſprit d'intrigue ; c'eſt qu'il conſiſte à pallier les maux, à forcer la nature des choſes, à trouver des expédients plutôt que des moyens ; c'eſt qu'il faut cacher ſes opérations, & ſatisfaire aux paſſions par deſſus les beſoins, acheter les ſuffrages par l'argent, au lieu de les conquérir par l'eſtime. Il y a cette différence entre la France & l'Angleterre. A Londres, pour parvenir, il faut mendier, payer les voix ; mais une fois parvenu, il n'en coûte rien pour ſe maintenir. A Verſailles, on parvient ſans grandes ſollicitudes ; mais alors qu'on eſt en place, il faut employer la moitié de ſes forces à ſe défendre contre le parti qui n'eſpere rien de votre éléva-

tion. Si l'eſprit des affaires étoit ce qu'il devroit être, c'eſt-à-dire, la connoiſſance des beſoins de la ſociété, & des moyens d'y pourvoir ; l'application équitable & conſtante de ceux-ci aux premiers ; je ne vois pas pourquoi l'homme qui auroit paſſé ſa jeuneſſe à concevoir avec facilité, à claſſer ſes idées, à les énoncer avec clarté, n'auroit pas le talent par excellence, cet eſprit ſupérieur à tous les eſprits, celui des affaires.

Ah ! ſi elles n'entraînoient pas les immenſes & rapides fortunes qui ſeules accuſent ce ſiecle, on les laiſſeroit ſans peine aux êtres laborieux, déſintéreſſés, accoutumés à vivre comme à travailler pour la gloire. Mais on donne ſix cents liv. (qu'on morcele encore quelques années après) à celui qui a verſé ſon ſang au milieu des combats, & l'on en donne cinquante mille à celui qui a laiſſé ſa place ſans honneur, & atteſte ſon incapacité par une retraite néceſſaire.

Quoi qu'il en ſoit, je raiſonnerai, je m'éclairerai avec mes concitoyens ; je ne leur offrirai pas de l'éloquence, mais de la clarté ; des idées neuves, mais des choſes vraies ; des découvertes, mais des moyens ſûrs. Ils trouveront dans ces cahiers, l'hiſtoire des événements, leurs cauſes & leur influence. Ceci n'eſt point une gazette raiſonnée, ceci n'eſt pas non plus un code de politique, moins encore un répertoire ſatyrique des ſottiſes du temps ; c'eſt un

tableau plus ou moins fort de couleur de ce qui nous intéresse. Ce n'est pas à mes idées que je donne quelque prix, mais à la vérité que je crois saisir ; & cette vérité répand sur les écrits un charme à qui cedent les esprits justes & les cœurs honnêtes ; & pour qu'on ne se méprenne pas sur mes principes, je vais les consigner & les articuler bien distinctement. Je pense donc que c'est la corruption des mœurs qui cause tous les vices du gouvernement, parce qu'elle augmente tellement les besoins, qu'il n'y a plus de proportion entre ce que le sol produit, & ce que l'individu consomme....... qu'une Cour est le foyer pestilentiel d'où s'exhale la contagion de l'exemple, & que la moralité doit venir d'où part l'autorité, & par là en sanctifier l'usage..... que les livres gouvernent le monde, & qu'eux seuls peuvent répandre, accréditer les vrais principes..... qu'on a l'air de résister aux livres, & que, dans le fait, on reconnoît leur empire & que l'on finit par s'y soumettre...... d'où je conclus qu'il faut écrire même au péril de sa liberté ; l'injustice qu'éprouve celui à qui on l'enleve, ranime le courage de vingt plumes qui vont mériter la même palme. Ainsi donc, dans tous les cas, l'œuvre de la raison est accomplie..... que si pour donner plus de force à sa doctrine, pour généraliser moins ses idées, on a besoin de sacrifier quelques individus coupables ; ce sont des victimes qu'il est permis d'immoler à l'inf-

truction publique. Les indiquer n'eſt ni malignité, ni pertubation de la ſociété; c'eſt tirer de leurs fautes quelque avantage..... qu'ils n'ont droit ni au ſilence, ni à des ménagements, ni à la protection de la loi, & que le premier tribunal auquel ils feront ſoumis, c'eſt celui de l'opinion publique, puiſqu'un homme de lettres eſt un vrai Magiſtrat autoriſé à dénoncer à la ſociété les abus qui peuvent la troubler..... que la littérature eſt une fort belle choſe & très-utile ſur-tout, mais qu'il ne faut cependant pas la confondre avec l'uſage du bon eſprit, de la raiſon & de l'art d'obſerver.

Ceux que ces principes contrarient, ou pour qui ils ne ſont que des phraſes, peuvent ſe diſpenſer de nous lire; car nous nous en éloignerons peut-être par défaut de logique, mais nous n'y renoncerons jamais par complaiſance. Les ſujets mêmes que nous choiſirons ne ſerviront qu'à les développer. Le voyage de l'Impératrice à Cherſon, la guerre de M. de Mirabeau contre l'agiotage, la couronne rendue héréditaire dans la famille des Poniatouski; la courageuſe fermeté des Brabançons, les réſultats de l'Aſſemblée des Notables, les progrès rapides des Illuminés en Allemagne, & ſur tout dans les Etats du Roi de Pruſſe, l'inconcevable étourderie du Landgrave de Heſſe, la querelle du Prince de Liege avec les Coadjuteurs, la fermentation de la Hollande, la

néceſſité d'obſerver les mouvements du Clergé, les dernieres convulſions de M. N....r, les coups préparés contre le Corps Germanique, la révolution dans les Finances de France, & quelque choſe de plus important que tout cela, les hommes ! oui les hommes au-deſſus ou au-deſſous de leur réputation, auteurs ou inſtigateurs des changements politiques, échouant par trop de ſageſſe, ou réuſſiſſant en dépit de cent extravagances. Je ne contracte aucun engagement ; ma plume, errant au gré de ma penſée, eſquiſſera ou approfondira ces objets. Qu'on me demande compte de la vérité des faits & non de la pureté de mon ſtyle.

La coupable adreſſe des courtiſants peut parvenir à dérober au roi la criſe où ſe trouve le royaume ; la robe plus dangereuſe encore peut ajouter un nouveau reſſort à ſa puiſſance, & gagner quelques marches de ce trône qu'elle brûle de partager ; des grands inquiets qui n'ont ni le courage de ſupporter la médiocrité, ni le talent d'en ſortir, intrigueront avec ſuccès en apparence, mais feront bientôt entraînés par le cours des événements.

Ainſi tout ce qui ſe trame depuis deux mois ne doit pas allarmer. Mais l'obſervateur qui jette ſes regards dans l'avenir voit, avec une ſecrete joie, combien un ſeul homme a porté de changements dans la ſituation & dans les idées, avec quelle facilité il reſſuſcite le cou-

rage abattu, & rappelle l'eſpérance fugi-tive.

Avouons que ce corps qui autrefois courba la terre entiere ſous le joug de la ſuperſtition, renferme aujourd'hui dans ſon ſein des hommes profonds, hardis, éloquents, joignant au talent le caractere, à l'ambition de grands moyens. Les prêtres ont ſubſtitué l'habileté au fanatiſme, les qualités aux vertus, la ſageſſe à la religion, l'empire de la parole à l'intempérance du zele. On peut trouver chez eux une raiſon forte qui commande aux opinions, des reſſources toujours prêtes à venir au ſecours des gouvernements, les charmes de la perſuaſion qui triomphe preſqu'à leur inſçu des volontés humaines, l'art de la diſcuſſion qui éclaire ſans humilier, l'uſage adroit & modeſte d'un crédit que donnent ou la naiſſance, ou la fortune, ou les talents, ou la faveur, ou les circonſtances, &c.

Tant d'avantages ne peuvent ſe rencontrer ni dans les corps de magiſtrature trop mal compoſés depuis quelques années, où l'on remarque la fougue de l'emportement, l'aveuglement de l'opiniâtreté, le dépit d'être éloigné des affaires, un ridicule orgueil fondé ſur le ſuccès paſſager de quelques réſiſtances aux volontés Souveraines. Le parlement eſt dégénéré. Pour un *Robert de Saint-Vincent*, combien de membres qu'on ne peut nommer ſans faire une ſatire!

Dans la nobleſſe, que d'ignorance, de puſillanimité, d'indifférence pour la choſe publique !

Cette nombreuſe & languiſſante Aſſemblée a montré peu d'énergie. Quelques bureaux ont cru faire du bruit, parce qu'ils ébranloient leurs diſcuſſions. Mais quel eſt celui qui a donné à ſon nom un nouveau luſtre, dont l'éloquence a peint avec chaleur les malheurs de l'Etat, dont le génie a fourni les remedes. On a ſourdement intrigué pour ou contre un Miniſtre imprudent, & la plupart ont ſauvé par un adroit ſilence leur profonde nullité. Quant à cet arrêté ſéditieux qui avoit pour objet la formation du comité, comment des ſujets ont-ils oſé prendre ſur eux de reſtreindre le pouvoir du Roi ? comment des François ont-ils cru que l'on chargeoit ainſi une conſtitution ? comment des hommes conſultés ſur les affaires ont-ils pu propoſer de faire imprimer à la fin de chaque année le réſultat de nos dépenſes ? En vérité, une eſpece de délire deſcend ſur les hommes aſſemblés, & les gens les plus ſots, chacun en particulier, prennent un autre caractere quand ils ſont réunis.

Parmi les gens d'affaire quelles reſſources ſe préſentent ? Des banquiers agioteurs, des caiſſiers chancelants, des ſpéculateurs uſuriers, des financiers avides, des actionnaires décréditant leurs propres entrepriſes en en

faisant un jeu & non un objet de commerce, & cent fois plus encore par la facilité avec laquelle on recule l'époque de ses paiements; des entrepreneurs téméraires asseyant la base de leur fortune sur l'éternelle bêtise des hommes toujours dupés & jamais corrigés.

Dans cette tumultueuse masse d'êtres divers, que la décevante espérance appelle au temple de la fortune, qui distingue-t-on? Quelques mortels audacieux, nés sans talents & sans délicatesse, mais qui ont vendu au poids de l'or des services qui ne peuvent être payés q'avec de l'or.

Telle est, telle est la véritable calamité du royaume. Ce n'est ni le déficit de cent douze millions, ni la chûte des effets publics; c'est la disette d'hommes capables dans toutes les parties. Une faction aveugle appelle à grands cris à l'administration des finances un homme qui n'est pas sans talent sans doute, mais dont le plus grand mérite est de se trouver au milieu d'êtres nuls. Qu'est-ce en effet que cet étranger dans lequel on affecte de voir le restaurateur de l'Etat? Un homme adroit que la fortune a servi, & qui à son tour s'est servi de la fortune pour fasciner les yeux de la multitude. Après avoir passé la moitié de sa vie dans les détails obscurs de l'agio, il saisit l'instant où l'on détruisoit la Compagnie des Indes pour s'annoncer dans la république des

lettres. Sa femme philoſophoit alors avec des écrivains connus, elle exerçoit ſon ſtyle par des traductions d'abord admirées & puis corrigées, c'eſt-à-dire, refaites & refondues. Tout-à-coup le banquier bel-eſprit prend l'eſſor, & donne un gros ouvrage contre un homme cher à l'humanité, & qui devoit l'être à la France. Cette œuvre, née dans le ſein de la jalouſie, avoit pour objet la liberté du commerce des grains. Des phraſes obſcures ou plutôt amphigouriques n'éblouiſſoient pas, mais elles empêchoient de voir des contradictions ſans nombre, & une diſette réelle d'idées dans un livre qui avoit la prétention d'être fortement penſé. Ceux qui parcourent au lieu de lire, ceux qui liſent ſans méditer, ceux qui méditent d'après leurs préjugés, vanterent beaucoup cette œuvre économique; mais le petit nombre des lecteurs froids & ſans parti découvrirent dans cette diatribe tout ce que ſon auteur a montré depuis, c'eſt-à-dire, une ame haineuſe & vindicative, l'ignorance d'un homme dont la jeuneſſe n'a pas été appliquée aux connoiſſances élémentaires, un orgueil bouffi de louanges paraſites, une légéreté extrême ſous les trompeurs dehors d'une profonde méditation. Cet ouvrage fut ſuivi d'un éloge de Colbert. Il étoit tout entier de la femme bel-eſprit. Le cadre étoit heureux; il s'agiſſoit de donner des leçons aux Gouvernements, & de faire ſoupçonner que

celui

celui qui traitoit avec tant d'habileté un si beau sujet, feroit le Colbert de son siecle. L'exécution ne répondit pas au plan. Style entortillé, tours empruntés, discussions mal placées, peu de mouvements oratoires.

Les dîners qui rassemblent les prôneurs, l'argent qui achete les suffrages, les promesses qui réveillent l'activité, réussirent mieux que l'éloge. Tout le monde connoît les intrigues du marquis de Pesay, la facilité du comte de Maurepas, le concours des circonstances qui placerent au gouvernail l'être heureux parvenu. Il débute par une défiance, fondée peut-être, mais mal-adroite. Il se croit le seul honnête homme parmi tout ce qui l'environnoit. Au lieu de faire un plan qui régénérât les finances, il brusqua des réformes, nécessaires il est vrai, mais qui devoient suivre d'autres opérations, & en devenir l'heureux résultat, & emprunta à gros intérêts, & puis il emprunta; & quoi encore? Des emprunts. Il fit une hécatombe de fermiers, de receveurs-généraux; mais il créa des financiers sous d'autres noms. Banquiers, agents de change Genevois furent ses aides-de-camps. Paris devint l'entrepôt de tout l'or du royaume. Il jette les semences de cet agiotage si fortement attaqué, mais non détruit. Le Roi se plaignit de son orgueilleux désintéressement & de son insatiable ambition; les ministres, de son ingratitude & de sa méfiance; les grands, de sa

dureté; la Maiſon du Roi, de la lenteur de ſes rembourſements; la magiſtrature, de ſes ſourdes menées; les économiſtes, de ſes emprunts viagers, de ſes anticipations; le commerce, des refus de tout ſecours & dépravations gênantes; le peuple, d'un oubli total; le royaume entier, de ſe voir à la ſolde des banquiers, & de voir ſur-tout par ce périlleux diplôme l'inſtabilité de toutes les fortunes. Les gens d'affaire le démaſquerent; les gens du monde le plaiſanterent; les gens de lettres le déſolerent. Son orgueil ſe révolta; il appella les Rois à ſon ſecours; il ſollicita un ruban pour ſervir d'égide contre les traits qui l'accabloient. Au lieu d'un ruban on lui donna ſon congé. Il ſe flatte que ſa diſgrace entraînera la chûte de l'Etat, du crédit public; & ſe retire à Saint-Ouen, pour être ſpectateur de la vengeance qu'accompliroit l'impéritie de ſes ſucceſſeurs. Celui qui le remplaça étoit aſſurément tel que lui même l'auroit choiſi; d'une conception pénible, portant la morgue de la robe au milieu des affaires, ne conſultant que des gens médiocres, dans l'eſpoir de les éclairer. Tel fut ce f.... g. ſi bien oublié depuis, & ſi bien fait pour l'être. Tel eſt l'homme qui conſole la France du célebre Genevois, & qui le précipi a dans une ſi humiliante obſcurité, qu'l lui a lut compoſer ou plutôt compiler un gros livre pour en ſortir. C'eſt un amas de mémoires qui lui avoient été remis

pendant sa direction, auxquels il a donné les formes, c'est-à-dire, l'orgueil, le mépris de la France, l'apologie de ses talents, de ses vertus. Le tout est précédé d'une introduction jetée en moule par la femme bel-esprit, réparée par l'abbé Raynal, vernie par M. Thomas, colportée par des patrons enthousiastes. Ce prétendu code de la finance fit quelque sensation, trouva de foibles censeurs & des admirateurs enthousiastes. Son auteur se voyant oublié en Suisse, vint à Paris montrer son visage désolé, intriguer pour recouvrer un empire qu'il avoit su si mal garder. Il apprend que le Roi invite un certain nombre de ses sujets à lui donner des conseils; l'espérance se réveille, déjà il croit que ce qu'il appelle ses *plans* vont renaître, & qu'il sera lui-même, sinon placé parmi les Notables, du moins interrogé en secret, & que ses oracles régleront les destins de l'Empire. Quelle est sa surprise, lorsqu'il lit dans un mémoire que le fameux Compte Rendu n'est pas infaillible, & que pour répéter l'expression du comte de Maurepas, il est aussi vrai qu'il est modeste! A la vue d'un outrage aussi sanglant, il se demande s'il est bien vrai qu'on ait osé toucher à l'arche du Seigneur; convaincu de la vérité d'un pareil sacrilege, il écrit au Roi, ameute ses amis, les rend témoins des convulsions de son amour-propre, les invoque contre la plus horrible des persécutions. En effet, lui qui

n'avoit jamais écrit contre M. Turgot, lui qui n'avoit jamais attaqué les parlements dans le mémoire ſur les adminiſtrations, ſe voir ſoupçonné d'erreur ! Non, jamais, jamais il n'y eut de méchanceté auſſi noire ! Déjà la femme bel-eſprit a pris la plume & tracé cet ouvrage ſans titre, ſans juſteſſe, ſans intérêt, mais non ſans ſtyle, ſans vanité, ſans ridicule. Il eſt diſtribué, lu, dévoré, & les auteurs alloient ſe conſoler au bruit enchanteur de la louange, lorſqu'un ordre imprévu change le lieu de la ſcene. C'eſt à Orléans qu'il faut aller méditer ſur l'ingratitude des grands, & ſur les revers de la fortune. On attendoit une couronne, & l'on ne reçoit qu'une lettre de cachet; on ſe flattoit que l'amitié commenceroit une révolution, & l'amitié ſe renferme dans des plaintes ſtériles.

Voilà l'hiſtoire fidelle de M. Necker; je ſupplie ces éloquents amis de la cour & de la finance, de la ville & de l'étranger, de me marquer où eſt ce grand homme dans tout cela. Faire l'aveu à l'Europe entiere qu'on ne peut exiſter par ſoi-même, & qu'il faut le cadre d'une place pour ſe montrer avec avantage; ſe vanter d'une retraite où l'on ne peut vivre; afficher indécemment le beſoin de paroître, de faire répéter ſon nom; ſont-ce là les traits d'un homme ſupérieur? Le vertueux Maurepas quitte le miniſtere, en a-t-il moins conſervé ſa gloire? a-t-il mendié une place où

l'appelloit la voix publique ? a-t il épanché à tout propos la ridicule ſenſibilité d'un amour-propre inconſolable ? a-t-il publié, enfin, qu'il ne pouvoit exiſter que là où il pouvoit écraſer ſes ennemis ? Car telle eſt notre attente. La France n'eſt pas notre patrie ; notre fortune eſt au-delà de nos beſoins ; notre mauvaiſe ſanté nous défend le travail ; mais la ſoif de la vengeance nous dévore ; nous ſentons que nous ſurvivrons à notre raiſon, & nous ne voudrions pas deſcendre dans la tombe, avant d'avoir laiſſé des victimes de notre reſſentiment.

Si l'excès de l'amour-propre admettoit la poſſibilité de voir les objets dans leur vrai jour, le Genevois rendroit graces à la Providence qui l'éloigne du terme de ſes vœux. A peine ſeroit-il au timon des affaires, que les plumes les plus mordantes, les plus tranchantes, les plus écraſantes s'exerceroient ſur ſon adminiſtration. Il vit encore ce ſecrétaire adroit & cruel du Marquis de Carraccioli ; la correſpondance avec M. de la Crételle peut ſe continuer ; l'auteur dangereux de la Liégeoiſe eſt trop grand pour compoſer, trop ferme pour pardonner, trop fécond pour ſe taire. Le queſtionneur réfléchi peut encore demander *comment* il ſe peut faire qu'on ſe croie infaillible lorſqu'on a tout à apprendre.

On a certainement eu tout le temps d'apprécier ce prétendu grand homme. Les gens

de ſang-froid ont fixé l'opinion ; eh bien ! il ſe trouve encore des voix qui l'appellent & conſeillent le Monarque qui le connoît d'en impoſer à ſes penchants, & d'appeller un étranger qui, dans ſon inſolente introduction, a dit à la Nation Françoiſe qu'elle n'avoit ni hommes, ni principes, ni ſuites, ni plans, ni genres, ni lumieres.

Si les finances ſont dans cet état déſaſtreux, ce n'eſt pas le militaire qui nous tranquilliſera ; il manque par le nombre, par la conſtitution, par l'enſemble, par le régime, par les chefs, par les ordonnances, &c.

Quels ſont aujourd'hui nos grands négociateurs, ſi l'on excepte deux ou trois hommes qui promettent plutôt qu'ils n'ont tenu, qui donnent des eſpérances plus que des cautions ; le reſte vaut il la peine d'être nommé ; & cependant quelle ſcene ſe prépare dans le Nord ? A qui perſuadera-t-on que la mort prochaine de l'Electeur de Baviere n'occaſionera aucun changement ? Qui a la bonté de croire que l'Empereur va uniquement à Cherſon pour faire une viſite à l'Impératrice ? Qui ne veut pas que les petits mouvements que ſe permettent pluſieurs Souverains dans l'Empire, annoncent des craintes qui ne repoſent pas ſur des chimeres ? Et compte-t-on pour rien la courageuſe démarche des Pays-Bas, qui déclarent à l'Empereur qu'ils ſe croient déliés de tout ſerment envers un Prince, qui

ne respecte aucune de ses promesses. Ce n'est pas une révolte, mais l'usage du droit des gens. Car enfin la société n'est qu'un contrat. La premiere infraction rend à l'autre sa liberté.

Pourquoi toutes les parties de l'Administration offrent-elles si peu d'hommes ? C'est qu'on a la triste habitude de ne choisir que des gens de la Cour, & que la Cour, s'il faut le dire, est le lien de l'espece humaine ; c'est que la naissance & la fortune ne servent plus aujourd'hui qu'à assurer l'impunité ; c'est que l'amour & la nécessité de l'argent ont avili les ames. On y est témoins non de foiblesses, mais de bassesses ; non d'impudences, mais de crimes ; non de légéretés, mais d'immoralités. On y vend l'honneur, le rang, les places, les femmes, le crédit, avec une impudence révoltante ; on emprunte ce qu'on ne paiera point ; on ne paye que ce qui peut rapporter ; le mensonge, la calomnie, les suppositions, l'aliénation des esprits, le trouble dans les familles, sont des moyens usuels, qu'on ne prend pas même la peine de dissimuler.

Vaines déclamations ! C'est ainsi, dira-t-on, que, de tout temps, on a parlé des Cours. Je conviens que, de tout temps, le vice, la flatterie en ont fait leur patrie, & s'y sont naturalisées, comme dans le sol où elles pouvoient prospérer avec le plus d'avantage.

Mais, eſt-ce là une raiſon pour n'en plus parler? Ne faudroit-il pas au contraire avoir le courage de divulguer des horribles ſecrets; ſans doute il le faudroit, ſi l'on ne craignoit d'affliger un Roi juſte, ami du bien, qu'on voudroit pervertir, au lieu de le ſeconder, & qui changeroit les mœurs, s'il étoit au pouvoir de la vertu d'arrêter un torrent impétueux, qui roule avec lui tous les vices.

Ce n'eſt pas le tableau des malheurs qu'il faut ſans ceſſe préſenter; c'eſt le remede.

Il eſt bien ſimple dans les mains d'un ſeul homme, & cet homme c'eſt le Souverain. Une volonté ferme, & la révolution va s'opérer. De quoi s'agit-il? De placer la grandeur où elle doit être, & non dans le faſte d'une Cour. Cette multitude de ſerviteurs oiſifs dévore le produit des impôts, & entretient le germe de corruption, qui empoiſonne le reſte du Royaume. Que chacun faſſe ſon métier, & tout rentrera dans l'ordre. Qu'un Miniſtre ſoit un Secrétaire d'Etat, qu'un Commandant de province y réſide, qu'un Evêque ſoit un Prêtre, qu'un Colonel ſoit un Officier, qu'un Intendant ſoit un Commiſſaire, qu'un Commis ſoit un expéditeur, qu'un Abbé gouverne ſes Moines, ou faſſe valoir les terres qui lui ſont confiées; l'abondance reparoîtra. La ſource du mal vient de ce qu'on paye les hommes pour ce qu'ils ne font pas, que les gages ſont de vraies penſions, que tout le

monde s'amuſe ou lieu de travailler, & que le peuple des campagnes, chargé ſeul de la production qui eſt la ſeule richeſſe, ne peut arracher à la terre de quoi ſubſtanter cette foule de conſommateurs oiſifs.

Quand perſonne n'eſt à ſa place, le déſordre regne, & le déſordre eſt la boîte de Pandore; il en ſort tous les maux à la fois. Pour réprimer, il ne faut ni projets, ni mémoires, ni aſſemblées, il faut que chacun faſſe ce qu'il a fait ſerment de faire.

Paris eſt l'antre de la corruption. On n'en ſort jamais ſans crimes, ſans baſſeſſes, ou ſans dettes. On y apprend à s'ennuyer dans les provinces. Tant que ceux qui doivent préſider aux mœurs publiques partageront leur vie entre la capitale & le lieu où ils devroient réſider, il n'y aura jamais de mœurs; tant qu'il n'y aura pas de mœurs, il n'y aura ni ſageſſe dans le gouvernement, ni économie dans les deniers publics, & ſans ces deux points il n'y aura jamais de félicité.

Nous ſommes les dupes d'une erreur bien groſſiere; c'eſt d'imaginer qu'il faille un nouvel ordre d'idées des opérations de génie, des vues extraordinaires. Non; il ſuffit de réformer les abus, de remettre les choſes au point dont l'avidité des courtiſans les a faits déchoir, & de s'oppoſer à cette oberration inſenſible qui détourne les deniers publics de leur véritable deſtination; nulle proportion entre les

revenus & les besoins de l'Etat ; & si jamais la place de sur-intendant des finances est occupée par un homme qui ne craigne pas de se perdre, il se fera à peu de frais une réputation immortelle.

Que le Souverain daigne donc une fois se faire obéir. Il lui est bien aisé de dompter l'esprit de cour ; qu'il donne quelques évêchés à d'excellents curés de paroisse ; qu'il nomme intendants, des avocats qui auront vieilli dans leur cabinet ; qu'il confie le commandement de quelques-unes de ses provinces à des lieutenants-colonels parvenus à ce grade par leurs services & leurs belles actions ; que les régiments soient commandés par des hommes dont l'âge & l'expérience soient la caution ; que l'on réforme à jamais le ridicule abus de servir par quartier ; que l'inconduite & le dérangement soient un titre d'exclusion aux places de faveur & aux graces ; que les dames de la cour soient assujetties à un service régulier ; & bientôt le Roi verra cette cour si audacieuse dans ses prétentions, si intrigante, si fiere, plus que soumise, & mendiant les charges qu'elle sera menacée de partager.

Pour opérer cet utile changement, il suffit de se convaincre que tout est au rebours de la raison ; que l'usage, la foiblesse, l'esprit de cour ont tout dénaturé ; que l'or s'est familiarisé avec des absurdités révoltantes. Il faut rebrousser chemin d'un siecle, & perdre les

idées auxquelles le faste insultant de Louis XIV, & la voluptueuse foiblesse de Louis XV, ont accoutumé les François. Leur Successeur demande combien coûtera l'éducation de son fils ? Deux millions, Sire. Il falloit disgracier l'auteur d'une pareille réponse. Comment un enfant qui n'a d'autre maison que celle de son pere, peut-il coûter à l'Etat une si forte somme ? Ne saura-t-il pas assez tôt qu'il est appellé à posséder le plus beau royaume de l'Europe ? Craint-on qu'il ignore que tout est fait pour lui ?

Quelle précieuse occasion ! Ah ! si le Roi disoit j'ai donné pour Mentor à mon fils un homme sage & vertueux ; je supprime tout ce vain appareil, & qu'à commencer par le premier de ses sujets, il descendît aux dernieres classes de l'Etat ; que d'exemples imposants, que de réformes utiles, que d'économies résulteroient de cet examen sévere ! Un Roi peut-il craindre de n'être pas assez grand, assez puissant, assez riche ? Non, je ne puis croire qu'il ordonne cette multitude de superfluités ; je crois entendre la voix adulatrice des courtisans lui représenter que les soins économiques ne font que des malheureux, & que son royaume est assez puissant pour payer même ses erreurs. Il se mêle à ces grands mots des offres généreuses ; & le Monarque, qui se croit adoré, oublie que, pour dix lâches

qu'il enrichit, il y a mille malheureux qui fuc-combent fous leur mifere.

Avec quelle amertume vous parlez de la nobleffe, ce premier corps de l'Etat, toujours prêt à verfer fon fang pour fes maîtres! Gardons-nous d'une erreur. Je fuis loin de confondre la nobleffe avec les gens de la cour. L'une eft le foutien de l'Etat, l'autre en eft le fléau; & qui veut fe convaincre que cette diftinction n'eft pas chimérique, n'a qu'à obferver qu'un vrai chevalier fe vante de n'être pas courtifan. C'eft dans la nobleffe des provinces que les Rois trouveroient des ferviteurs défintéreffés, des défenfeurs intrépides, des amis enfin qui leur facrifieroient tout hors la vérité. Mais à la cour que verront-ils? Des ames vénales qui taxeront les plus légers fervices; des hommes adroits épiant des moments de foibleffe pour furprendre ce qu'ils n'obtiendroient pas; des ingrats prêts à oublier dix graces fi la onzieme fe fait attendre. Pour apprécier cette claffe, je voudrois prendre les princes eux-mêmes; & après eux les courtifans fe jugeant les uns les autres. Si je les peins fous de pareilles couleurs, c'eft que je les connois; & fi je n'acheve pas leur portrait, c'eft que l'on ceffe d'être cru lorfqu'on s'éloigne du vraifemblable; & que moi même ne crois pas ce que mes yeux ont vu. Si je traçois l'hiftoire de tel homme, qui va le nez au vent & la tête en l'air, on décideroit

fi c'eſt à Verſailles qu'il devroit être ou à la.......

Quel eſt le Notable qui a déployé le plus de caractere, qui s'eſt expliqué avec le plus de courage ? Un gentilhomme du Languedoc, M. le M. de M.......x; il a commencé par refuſer ces vains ornements dont les Rois décorent leurs eſclaves, & puis il s'eſt expliqué en homme qui ne veut rien, qui n'attend rien, qui n'a beſoin de rien. Je ſais qu'on a cité encore un homme fougueux; mais il a ſervi ſa haine particuliere, & dirigé ſes traits contre un ennemi dangereux; il a triomphé.

Ce ſeroit une réflexion bien amere, ſi elle étoit vraie, que la France manque d'hommes pour ſe gouverner. Je répondrois à celui qui s'attendriroit ainſi ſur ſa patrie, que ce malheur eſt commun à plus d'un pays, mais qu'il n'eſt pas ſans reſſource. Qu'il y ait un puiſſant intérêt à être homme de bien, homme de mérite, homme d'état; & il y aura des gens de bien, des gens de mérite, des gens à talent. Mais dès qu'on voit les premieres places occupées par des individus que la nation proſcrit, qu'il faut mépriſer ſous peine de manquer à la vertu, dès qu'on voit l'or de l'Etat livré à des mains rapaces, les honneurs paſſer le vice & la baſſeſſe, la confiance abandonnée à des hommes frivoles ou mercenaires; dès qu'on voit une conjuration formée contre l'ordre, l'économie, la ſageſſe; pourquoi ſe

donner une capacité qui eſt le prix d'un pénible travail ? pourquoi demeurer fidele à des principes qui n'écartent ni la faim ni l'humiliation ?

Ah ! ſi l'auguſte dépoſitaire de l'autorité daignoit étendre ſes regards aux extrémités de ſa domination, inviter le mérite modeſte & méconnu, il verroit ſi c'eſt le génie qui manque. Etrangers pour un moment, ces hommes auroient beſoin ſans doute d'apprendre les formes ; mais l'habitude de l'application, & l'œil perçant de la perſpicacité, auroient bientôt triomphé de cette difficulté momentanée.

D'ailleurs, pourquoi ne pas travailler à reſſuſciter deux grands reſſorts de l'homme ſocial, le patriotiſme & le caractere ? A force d'avoir rappellé qu'il falloit être citoyen du monde, s'éclairer par les voyages, étouffer les préjugés nationaux, on eſt devenu coſmopolite. Un François, en effet, qui aura examiné le régime des finances en Angleterre, la tactique en Allemagne, les beaux arts en Italie, l'agriculture en Suiſſe, le commerce en Hollande, ne ſera pas pénétré d'un grand reſpect pour ſa patrie enviſagée ſous tous ces rapports. Il eſt difficile ſans doute d'agrandir ſes idées, d'élever les mouvements de ſon ame dans un pays où rarement une volonté nerveuſe préſide à un ſyſtême aſſez sûr de baſes bien calculées, où l'adminiſtration des

finances paroît prendre sa force dans la science des emprunts, où les courtisans ont une puissance magique qui lutte avec succès, même contre le vœu de leur maître, & les intentions des ministres. Quant au caractere, notre vie sociale le rendra plus rare de jour en jour. Pour plaire dans le monde, il n'y a que cette flexibilité qui se prête aux événements, aux passions, aux caprices mêmes. Cet usage du monde, qui n'est qu'un vernis, à la faveur duquel les hommes en société se dérobent leurs imperfections, met tous les esprits sur la même ligne : mais parce que ces maux existent, doivent-ils toujours exister? & l'opinion qui est au pouvoir des Rois, ne décréditera-t-elle pas cette maniere d'être aussitôt qu'ils le voudront ?

Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre, & le patriotisme revivra dans les cœurs, quand il sera utile d'être patriote.

On a proposé de bâtir des hôpitaux : à l'instant plusieurs millions se sont offerts, & cependant la saine partie des hommes qui réfléchissent, savent qu'un hôpital est une institution vicieuse ; que la plupart sont un vaste tombeau où les hommes vont se précipiter ; que l'humanité réclame des manieres moins dispendieuses, plus utiles de soulager les malheureux : malgré cela le vœu du gouvernement a été bien plus qu'un ordre.

Mais si le moment présent ne ranime pas

ces diſpoſitions, ou plutôt ne les réaliſe point, la confiance diminuera. Tel eſt l'effet des opérations d'éclat; elles produiſent du mal, dès qu'elles ne procurent pas un grand bien.

On médite un emprunt, ſa forme embarraſſe. Toutes les formes ſont égales, dès qu'un autre a reſſuſcité l'eſpoir d'un meilleur ordre de choſes. Emprunts, impôts, vingtiemes, dons gratuits, tout paſſera, pourvu qu'on voie un terme à nos folies. Mais ſi les plans de réformes ne ſont que des projets, ſi les millions continuent à diſparoître en bâtiments, en prodigalités, en faſte, la nation ſera découragée, les capitaliſtes mettront un troiſieme verrou à leur coffre-fort, les banqueroutes continueront, la place ſera déshonorée, nos rivaux ſpéculeront ſur nos détreſſes, & l'opinion nous replongera dans l'état d'humiliation où nous ont vu les vingt dernieres années du regne de Louis le Bien-aimé.

Mais ſi tout individu jeté dans les affaires veut être opulent; ſi le vieux V... uſurpateur de la double réputation d'homme déſintéreſſé & de miniſtre habile, laiſſe ſeize millions dont ſes héritiers devroient, pour la gloire du teſtateur, publier l'origne; ſi des agents ſubalternes accumulent des tréſors dans des places qui ne permettent que de modeſtes économies; ſi les facultés ne ſont qu'un

qu'un désagrément momentané, ou une imprudence qui s'expie par une retraite de quelques jours, les plus sages même déséspéreront de la république, & l'on ne tiendra tout ce qui s'est fait que pour de beaux discours.

Quelques Notables ont cru avoir remporté une grande victoire en sollicitant, en arrachant le renvoi de M. de Calonne. Je proteste d'abord que je ne veux ni directement ni indirectement faire l'apologie de cet ex-ministre particulier, aimable, convive enjoué, libertin séduisant, ami léger, amant volage, serviteur dissipé, incapable de vengeance comme d'amitié, ayant trop d'esprit pour être un homme d'affaires, trop de frivolité pour écouter l'ambition, trop de facilité pour être économe. La plus grande de ses erreurs fut de croire qu'on pouvoit associer la gloire & les plaisirs, les devoirs d'une grande place & les assiduités d'un courtisan; la plus dangereuse de ses imprudences fut de fournir l'idée de cette Assemblée, qui devoit lui enlever l'honneur de ses plans si elle les adoptoit, ou conjurer sa disgrace si elle les rejetoit; le plus grand de ses défauts fut de se livrer à des flatteurs subalternes qui pressoient leur fortune, parce qu'eux-mêmes calculoient que ses fausses démarches résultantes de leurs conseils, seroient son exil.

D'après cette profession de foi, qui peut-

être calmera ses ennemis, je pense qu'ils ne devoient pas à ce moment demander son renvoi.

Si Sa Majesté avoit daigné ne pas céder aux imprudentes supplications de quelques-uns de ses sujets, il déconcertoit l'intrigue, & rendoit vaines les astuces & les marches obliques. Quel est le Ministre à qui l'on ne reproche pas de la prodigalité ? La calomnie attaque M. de Calonne par les plus honteux détails ; l'état de ses affaires l'absout. Tel homme laisse seize millions, & sa cendre n'est pas troublée ; & tel autre ne laisse pas de dettes, & son administration est cruellement inculpée. Oh ! que les opinions des hommes sont légérement hasardées !

Qu'on change de Ministre, cela est reçu en France & en Angleterre, dès qu'on ne trouve nul inconvénient à convenir qu'on ne se connoît ni en hommes ni en talents ; soit ; mais renvoyer un homme sans connoître son successeur ; aller de porte en porte offrir le ministere à qui par charité voudra bien s'en charger, est au-dessus de l'esprit humain.

Quoi qu'il en soit, M. de Calonne n'est plus. Puisse la haîne des prêtres ne pas le poursuivre jusque dans son exil, & le punir de l'intention de les assimiler aux autres sujets du Roi ! C'est peu de l'avoir précipité du faîte de la gloire : leur animosité ne se re-

posera qu'après l'avoir plongé dans l'humiliation. Hommes frivoles, hommes de plaisir, les événements vous emportent, la dissipation vous étourdit; & si jamais la réflexion vous enleve quelques instants, puisse-t-elle vous rappeller les pleurs que le sacerdoce a fait répandre à vos aïeux! Il a fallu cinq ans pour réparer les folies du systême, c'est-à-dire, la ruine complette du Royaume; il a fallu des siecles pour arracher le sceptre, la couronne, l'autorité à ce corps altier, dont l'ambition ne repose ni ne meurt. Tous les princes qui se sont fait un nom, commencerent par l'assujétir, & ce n'est qu'après l'avoir enchaîné qu'ils ont respiré. Cette philosophie, dont on a si faussement effrayé les Rois, avoit essayé & réussi à abattre l'orgueil des Prêtres. Ils l'écartent du Trône, parce qu'ils ont en main l'or de la terre, & que l'or en est le Souverain & le Dieu.

Veut-on ou ne veut-on point mettre un terme aux fautes de notre administration? Si telle est la volonté, ni les dettes antérieures ni les besoins du moment ne doivent suspendre un si sage projet. Que le Roi parle, & il verra ses peuples aller au-delà des Edits. On ne lui demande ni la suppression du Clergé, ni des sacrifices; mais on desireroit vivement qu'il contînt dans des bornes séveres le zele impétueux d'un Corps qui a trop appris à se faire craindre; qu'il daignât exiger la réforme des

mœurs, & joindre à son exemple plus de sévérité envers ceux qui se contentent de l'admirer; qu'il diminuât la population de la capitale, en faisant efluer dans les provinces les habitants inutiles, en éloignant les manufactures, en réformant des serviteurs; qu'il ordonnât des mesures contre l'agiotage, le jeu des fonds publics, pour le remboursement de toutes les dettes résultantes des emprunts en rentes viageres ou perpétuelles; qu'il y eût moins de spectacles, moins de lieux de prostitution, moins de rendez-vous pour l'oisiveté, moins de ces asiles pour la licence.

Eh! si l'on dit qu'il faut des délassements au peuple, je répondrai qu'il faut sur tout le mettre dans l'heureuse nécessité de travailler, & qu'il lui restera assez de distraction, sans l'inviter sans cesse à des plaisirs nouveaux; il semble que des cabarets & des jeux soient les seules choses qu'on puisse faire pour lui. Il y a tant de commodité! tant de choses utiles que le commerce du détail exige! procurez-les lui..... Mais quel bruit se répand! Déjà la volage renommée apprend que le timon des finances est remis aux mains d'un homme long-temps appellé aux grandes choses, parce que son génie est fait pour les embrasser. Inébranlable dans ses volontés, ardent pour l'exécution de ses projets, fécond en ressources à opposer aux difficultés, sourd aux voix bourdonnantes des petits intérêts, laborieux en

dépit d'une ſanté chancelante, doué de cette éloquence qui aſſujettit les opinions, en même temps qu'elle acquiert des ſuffrages ; on peut tout ſe promettre d'un pareil miniſtre, s'il appelle à ſon conſeil particulier des hommes qui aient fait une étude profonde des détails, de la marche des opérations, & de l'opinion relativement au crédit public. Il eſt dans le royaume un petit nombre de bons eſprits que la néceſſité ou le penchant, ont jeté dans l'examen de la choſe publique ; ce ſont ceux qui font les grands hommes. Le génie trouve dans leurs nombreuſes connoiſſances d'utiles inſtruments dont ils tirent tout à la fois le bien de l'Etat & leur gloire. Nous attendrons ſans inquiétude, mais avec impatience, cette grande révolution. Toujours fideles à notre penſée, nous jurons à la vérité de dire également le bien & le mal, & de publier les effets de cette grande réconciliation entre le trône & l'autel.

Celui qui donne lieu à ces réflexions eſt appellé, dit-on, à la place ſuprême de premier miniſtre. Si elle doit être recréée, c'eſt en faveur d'un homme qui, depuis vingt-cinq ans, travaille avec ſuccès à la choſe publique, & qui, dans une adminiſtration particuliere, a déployé cette haute intelligence & cette énergie avec leſquelles on ſaiſit les choſes utiles, & on les exécute. Il eſt connu pour avoir creuſé la ſcience des finances, pour avoir

calculé jusqu'où l'on peut étendre la réforme des moines, l'abus des privileges exclusifs, l'usage qu'on doit faire de ces hommes à qui la nature donne le ministere de la pensée, & le don de l'appliquer aux besoins de la société.

Nous ne pouvons pas dissimuler à nos lecteurs qu'excepté M. Turgot, ceux que nous avons vus à la tête des finances, non-seulement n'étoient pas capables de faire un systême général, mais même de choisir toujours le meilleur des plans que l'ambition, la manse de gouverner, le besoin apportent sans cesse sur les bureaux d'un contrôleur général. On vient de nous démontrer dans un ouvrage éloquent & plein de logique, que M. Necker même n'entendoit rien aux emprunts. Son successeur, qui auroit pû tout comprendre, mais qui pour réfléchir n'avoit jamais que des instants, ne dément pas notre assertion. C'est donc un grand sujet d'espoir que de voir un homme posséder le métier qu'il va faire, & à l'abri, par ses connoissances personnelles, de surprises tentées contre sa bonne foi; le trésor public ne sera donc plus livré à ces spéculateurs perfides qui précipitoient l'administrateur dans une foule d'opérations fausses, & se trouvoient ensuite toujours prêts à lui vendre le fil qui devoit le sortir du labyrinthe où ils l'avoient enfermé. On ne verra plus ces petits projets mesquins, isolés, ne tendant qu'à procurer des secours momentanés qui pesent sur le pu-

blic pour engraiſſer quelques individus, & chacun, témoin de la marche aiſée des finances, jugera le degré de confiance qu'il doit au ſyſtême qui les conduira.

La réforme des moines eſt plutôt l'effet d'une grande ſageſſe que la matiere d'une ſpéculation économique; toute propriété doit être reſpectée, & certes il en eſt peu de mieux aſſurées que celles des laborieux enfants de St. Bruno. Mais pourquoi l'Etat ne formeroit-il pas une caiſſe du produit des Abbayes? De tout ce qui eſt ſuſceptible de réforme, la raiſon dit qu'il faut commencer par des biens qu'on poſſede ſans les mériter. Quel feroit l'inconvénient de ne plus nommer à une ſeule Abbaye, à un Prieuré, à un ſeul bénéfice ſimple? Leur produit feroit employé à éteindre la mendicité, à la conſtruction des Egliſes, aux gages des Aumoniers, ſoit de Cour, ſoit d'Hôpitaux, ſoit Militaires; à toutes les dépenſes enfin qui touchent au ſacerdoce. Oter à quelque choſe de dur; mais ne pas donner, n'eſt point une injuſtice. Quel eſt l'état d'un Abbé commendataire? En quoi ſert-il ſon pays, la Religion & l'humanité? La ſociété peut-elle jamais être tenue à conſerver des individus dont elle ne retire aucun fruit? S'il en eſt qui, par leurs ſervices, aient bien mérité, on leur aſſignera la penſion ſur la même caiſſe, ce qu'ils auroient eu en bénéfice. La conſcience du Souverain eſt exempte

de toute fyndérefe ; l'ufage qu'il fait des revenus, le juftifie. Je fais que l'on répond à tout, & que les anciens abus fourniffent d'apparentes raifons contre tout ce qu'on peut propofer de raifonnable fur la réforme du Clergé ; mais je fais mieux encore qu'un homme ferme réfifte à tout ce qui ne lui eft pas démontré injufte ou mal calculé. Eh ! à quoi ferviroit la fupériorité de l'efprit, fi ce n'étoit pour en impofer aux hommes médiocres & brifer leurs raifonnements ? Nous verrons un jour ce que l'avenir a de caché dans fon fein ténébreux.

L'abus des privileges exclufifs ne s'étend pas feulement fur les objets qui portent ce nom. Nous entendons par-là toute jouiffance donnée aux uns au détriment des autres. Il faut d'abord pofer pour principe qu'un roi n'eft pas propriétaire, mais difpenfateur ; que dans ce qu'il difpenfe, il doit fuivre des regles & non fes penchants ; qu'il doit payer des dettes au mérite, au travail, au talent, & non diftribuer des graces à la complaifance, au don de plaire, à l'efprit agréable. En fuivant cette loi, qui paroît dictée par la juftice & le bon fens, on apperçoit combien il eft ridicule que toutes les faveurs foient pour un certain nombre de familles qui fe font emparées du château de Verfailles ; comme s'il y avoit deux efpeces de nobleffe, de louange, de dévouement, de patriotifme. Les places héréditaires, les furvivances, les penfions réverfibles,

verſibles, ſont donc des abus iniques qui tendent à étouffer toute émulation, & à peupler les cours d'êtres oiſeux; nuls, tels qu'ils ſont en un mot. Quant à ces privileges qui mettent dans une campagne affamée le droit & l'argent des autres Citoyens, ce ſont des actes dignes des ſiecles des Huns & des Vendales. Ils ont été livrés par la foibleſſe & l'impéritie à l'avidité & à la baſſeſſe. La foibleſſe eſt du Prince qui les ſcelle, l'impéritie du Miniſtre qui les lui propoſe, la baſſeſſe du courtiſan qui les ſollicite, & l'avidité de l'homme d'affaires qui les a conçues. Or, l'homme d'Etat qui briſera ces odieux contrats, fera reſpecter ſa fermeté, & l'apparence d'injuſtice qui accompagnera cet acte de volonté, ne doit pas l'arrêter; car il faut punir, du moins n'accorder aucun ménagement à des hommes adroits & inſatiables, qui tendent ſans ceſſe de nouveaux pieges à la facilité du gouvernement.

L'uſage qu'on doit faire des gens d'eſprit, ſeroit plutôt la matiere d'un livre que le ſujet d'une ſimple réflexion. Il eſt inconteſtable qu'en dernier réſultat ce ſont les livres qui gouvernent le monde. Les religions, les gouvernements, la ſociété ſuivent ce qu'on écrit. Ce qui vient d'occuper les ſéances de l'Aſſemblée des Notables, eſt le réſidu de ce qui, depuis vingt ans, a été imprimé ſur les matieres d'adminiſtration. Les gens de lettres donnent la direction de la penſée, ils inſtruiſent en ſecret

ceux qui ont trop d'orgueil pour paroître avoir besoin d'apprendre ; ils découvrent les abus avec une vérité & une force qui humilient ceux qui sont en place. Les vers, les académies, la littérature fournissent un prétexte à tous les ridicules dont on accable l'esprit ; aussi ne sont-ce pas des académiciens & des littérateurs dont je parle. Assurément ils ne gouvernent ni n'éclairent les Etats ; je veux désigner un certain nombre d'hommes qui approfondissent ce que les gens en place apperçoivent, qui ne perdent jamais de vue la marche des événements pour être toujours en mesure avec eux ; qui retiennent à force de raisons, les spéculateurs qu'entraînent l'espérance & l'avidité ; qui, par des rapprochements adroits, donnent à conjecturer le succès de ce qu'on tente, par les résultats de ce qu'on a tenté autrefois ; qui ménagent aux arts & aux sciences, l'influence qu'ils doivent avoir sur la société.

Des êtres ainsi organisés ne peuvent être indifférents. Ils servent ou nuisent, c'est-à-dire, aux plans d'un ministre. Il est donc d'une grande importance qu'il sache les employer sans trop d'éclat, pour qu'ils soient d'une plus grande utilité, & d'une maniere cependant à honorer leurs talents ; car c'est cette premiere récompense qui les excite, les double, & met les hommes au-dessus d'eux-mêmes.

Qui tiendra mieux cette balance qu'un

homme dont l'efprit vafte auroit trouvé des moments pour l'étude & la méditation, malgré les détails d'un double miniftere, & ne feroit étranger à aucun des genres de culture ? Il eft donc poffible de préfumer un nouvel ordre de chofes, & de voir enfin un plan folide, une marche fûre, des moyens doux, des réfultats heureux. Et quand l'autorité prêteroit fon pouvoir à un feul homme, cela ne vaudroit-il pas mieux que de la divifer & de fe trouver prefque toujours au milieu de plufieurs volontés oppofées, ou du moins allant au même but par des routes différentes ? car enfin n'eft-ce pas trop pour un feul homme, de joindre à la difcuffion des affaires l'indécifion qui naît de la diverfité des opinions !

Un Roi, dit-on, qui crée un premier miniftre aux dépens de fon autorité, c'eft le contraire. Il eft plus difficile de réfifter à fix hommes revêtus de pouvoirs qu'à un feul. D'ailleurs, la jaloufie, l'efprit de cour, la calomnie fournirent au Souverain autant de prétextes contre le premier miniftre, que contre le miniftre en faveur. On doit attendre plus d'efforts de celui à qui l'Etat peut demander compte de fa deftinée, que de celui qui n'a qu'une portion, qu'un département. On doit attendre plus de fuccès de cette unité de principes qui fortent d'une feule tête, que de cette multiplicité de coopérateurs mûs par des paffions, des intérêts, des refforts oppofés. Si l'on pro-

mene ſes regards ſur l'Europe, on verra que les pays à la merci des conſeils ne favoriſent que trop ma théorie ; & ſi enſuite on fixe ces mêmes regards ſur l'hiſtoire, on me diſpenſera de m'étendre dans de plus longs raiſonnements. Mais le motif pour lequel je les ſupprime, c'eſt que les circonſtances rendroient mon écrit ſuſpect aux ames de la vérité, les ſeuls pour qui j'écris, les ſeuls à qui je les dédie.

FIN.

